NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

74 N° 10 1952

Le quatrième centenaire de saint François-Xavier

Pierre CHARLES (s.j.)

p. 1009 - 1028

https://www.nrt.be/it/articoli/le-quatrieme-centenaire-de-saint-francois-xavier-2564

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Le quatrième centenaire de saint François-Xavier

Vers deux heures du matin, un samedi, 3 décembre 1552, après quinze jours de fièvre, entrecoupée de délire, François-Xavier mourait, presque tout seul, dans une misérable maisonnette à Sancian, en face de Canton [1]. Il n'avait plus avec lui qu'un domestique indien [2] et Antoine [3], un bon chinois qui s'occupa de lui jusqu'à la fin. Jamais peut-être, dans sa carrière de missionnaire, Xavier n'avait connu d'échec plus total. Le 7 avril 1541, la flotte des Indes l'avait emporté de Lisbonne vers l'Orient. Depuis onze ans il avait littéralement couru les océans. Il avait rencontré de gros obstacles, et une ou deux fois dans ses lettres, si parcimonieuses de détails [4], passe l'écho d'une déception. Mais en novembre 1552 le désastre le cerne de partout. Il

1. En réalité François tomba malade vers le 15 nov. On le transporta sur le *Santa Cruz*, mais le vent du Nord soufflait si violemment et le navire était tellement secoué qu'il fallut ramener le malade à terre. On le logea dans une cabane de branchages, couverte de paille. Son domestique chinois, Antonio de Santa Fé, le voyant de plus en plus faible, alla chercher du secours à bord du *Santa Cruz*. Les Portugais ne se doutaient pas que la fin de Xavier était imminente. Le Chinois revint avec une petite provision d'amandes; mais Xavier ne pouvait plus rien prendre. La fièvre l'avait terrassé. Pendant deux jours il monologua en basque, mêlant à ses paroles des versets de psaumes et quelques mots portugais (cfr *Monumenta Xaveriana*, t. I, p. 190-191).

2. Il s'appelait Christophe. Avant de mourir Xavier le regarda fixement et répéta trois fois : *ay, triste de ti!* Malheureux! L'individu tourna fort mal. Après la mort de Xavier, rentré aux Indes et concubinaire, il reçut un coup d'arquebuse qui le tua net.

3. Antoine de Santa Fé était un esclave chinois, qui de 1544 à 1551 avait étudié le latin à Goa au collège de Saint-Paul. En 1552 Xavier l'avait pris avec lui, de Cochin, en route pour son expédition de Chine. En 1578 Valignani le rencontra à Macao, « bon chrétien, honoré de tous et déjà bien âgé ». C'est à lui que nous devons la relation des derniers jours de Xavier.

4. Pas plus que ses contemporains Xavier n'a l'air de s'intéresser aux paysages. Il ne parle qu'une seule fois de la température et c'est pour dire qu'à Kagoshima, dans le Japon méridional, au ciel somme toute assez clément, lui et ses compagnons « meurent de froid » et que les futurs missionnaires devront emporter avec eux des vêtements « en bon drap de Portugal » (*Monum. Hist. Soc. Ies.*, vol. LXVIII, *Epist. S. Fr. Xav.*, t. II, p. 220, epist. 5 nov. 1549).

avait réussi à faire nommer un de ses amis, Diogo Pereira, ambassadeur extraordinaire pour la Chine. Cet armateur portugais devrait l'accompagner et porter à l'empereur les cadeaux extrêmement précieux qu'il avait chargés sur son navire, le *Santa Cruz*. C'était le seul moyen de pénétrer en Chine, d'y négocier la libération des Portugais incarcérés à Canton, d'obtenir une audience du souverain et de sceller, avec la paix entre la Chine et le Portugal, la liberté de la prédication chrétienne. Or, à Malacca, au moment où l'expédition allait partir, le gouverneur maritime, Alvaro de Ataïde [5], furieux sans doute de ne pas avoir été chargé lui-même de cette ambassade chinoise, interdit le voyage et fit même enlever le gouvernail du *Santa Cruz*. L'entreprise de Xavier échouait tout juste à la dernière escale. Son ami, Diogo Pereira, s'en trouvait ruiné. Xavier essaya tout pour faire revenir Alvaro sur sa décision. Peine perdue ! Il invoqua son titre de nonce apostolique. Alvaro répondit qu'il devait exhiber le document original, et celui-ci était resté à Goa [6]. Il semble bien que parmi les marchands portugais de Malacca le projet d'ambassade à la Cour de Chine ait jeté une certaine épouvante. Tout le commerce avec la Chine était clandestin. Le Portugal ne possédait aucun comptoir régulier (feitoria) sur le sol chinois et tout étranger qui se risquait sur la terre ferme était aussitôt incarcéré et même torturé. Au moment où Xavier organisait son ambassade, quelques gros marchands portugais souffraient des agonies sans nom dans les geôles de Canton. Alerter les autorités suprêmes de l'Empire n'était-ce pas le bon moyen de faire redoubler les mesures de surveillance et d'arrêter le commerce frauduleux et profitable ? Aux yeux des Chinois les gens de Malacca n'étaient que des contrebandiers. Négocier pour eux un statut légal, et le négocier en leur nom, c'était, semble-t-il, la plus dangereuse des folies. A Malacca une véritable campagne de calomnies et d'injures se déclencha contre Xavier [7]. Dans une lettre envoyée de Singapore à Gaspar Barzée, le 21

5. Alvaro de Ataïde était le propre fils de Vasco da Gama. A Malacca, il était « capitão-mor do mar » et avait donc l'autorité sur toute la navigation du port, ce qui lui permit de tenir en échec le gouverneur de la place.

6. Xavier avait reçu de la main même du Roi de Portugal, Jean III, ses patentes de nonce apostolique, signées par le pape Paul III. Il les avait exhibées à Goa à l'évêque Jean d'Albuquerque. Il était en possession d'une lettre de l'évêque de Goa à l'empereur qui faisait mention de son titre et le recommandait chaudement. De plus le Vice-Roi des Indes avait nommé Diogo Pereira comme envoyé officiel à la Cour de Chine. Xavier pouvait donc se croire légitimement autorisé par le pouvoir civil et le pouvoir religieux dans son entreprise chinoise. Il avait pris toutes les précautions. Alvaro de Ataïde ne voulut rien entendre. Quand on lui montra les documents de l'évêque et du vice-roi, il éclata en injures, se leva de son fauteuil, cracha par terre, et écrasant du pied ce crachat il déclara qu'il traitait de la même façon les ordres du Vice-Roi (*Monum. Xav.*, II, 274). Quelques mois plus tard, il était rappelé au Portugal et jeté en prison ; mais Xavier était mort et l'expédition de Chine avait avorté.

7. Alvaro de Ataïde l'avait publiquement appelé un hypocrite, un séducteur et même un falsificateur de lettres apostoliques (cfr *Mon. Hist. Soc. Ies.*, LXVIII, 471, note 5, avec une citation du P. Lucena).

juillet 1552, il écrit textuellement : « Vous ne pourriez croire combien j'ai été persécuté à Malacca [8] ». Vers la mi-juillet le *Santa Cruz* obtenait l'autorisation d'appareiller, mais Diogo Pereira et tous les cadeaux de l'ambassade projetée restaient sous séquestre à Malacca. Il ne s'agissait donc plus que d'un voyage purement commercial avec impossibilité d'aborder en terre ferme. Xavier monta à bord, le cœur noyé de tristesse et d'amertume, mais résolu à tenter l'aventure. Il pénétrerait en Chine par ses seuls moyens [9]. Toute son escorte consistait en un interprète chinois, un frère jésuite Alvaro Ferreira, un domestique indien Christophe et le chinois Antoine de Santa Fé.

Que son amertume fût immense, nous en avons la preuve dans toutes ses dernières lettres. De Singapore il écrit encore pour que, par l'évêque de Goa, on publie l'excommunication d'Alvaro de Ataïde, qui s'est opposé à l'exécution des lettres apostoliques de Paul III. Il cite l'Extravagante : *Super gentes,* de Jean XXII du *Corpus Iuris,* déclarant excommuniés ipso facto ceux qui entravent la mission des nonces apostoliques [10]. Il va plus loin encore. De Sancian, le 22 oct. 1552, six semaines avant de mourir, il écrit au P. François Perez, à Malacca, lui donnant l'ordre en vertu de la sainte obéissance de quitter Malacca et de retourner à Cochin [11]. Le 13 novembre il envoie encore de Sancian son ultime courrier, par les bateaux portugais qui, à cause de la mousson, quittaient Sancian jusqu'à la prochaine saison. Dans sa toute dernière lettre, adressée à la fois à Gaspar Barzée et à François Perez, il revient encore sur l'ordre de quitter Malacca et de faire publier l'excommunication de dom Alvaro [12]. Son interprète, Lopez, a décampé sans avis préalable. Dans l'île même de Sancian il a expulsé de la Compagnie Alvaro Ferreira. « Il ne vaut rien pour nous, dit-il sommairement, je l'ai renvoyé aux Indes avec les bateaux portugais. A aucun prix il ne faut le recevoir dans une de nos maisons ». Il n'a plus que ses deux domestiques. Les voiles portugaises sont parties vers le sud. Pourquoi ne les a-t-il pas accompagnées? C'est que, malgré tout, son entreprise de Chine le hante. Grâce à la générosité de Diogo Pereira il a pu promettre à un mar-

8. *Ibid.,* p. 470.

9. « Je m'en vais aux îles de Canton, privé de tout secours humain, espérant seulement que quelque musulman ou quelque païen me débarquera sur le continent chinois... puisque, malgré les ordres du Vice-Roi, dom Alvaro m'a enlevé le moyen d'aller jusque-là dans le navire de l'ambassade » (*ibid.,* p. 472).

10. Dans sa lettre du 21 juillet 1552 à Barzée, une phrase éclaire ses sentiments profonds. « Ce ne sera jamais moi qui demanderai à un prélat quelconque d'excommunier qui que ce soit; mais de la même façon, je ne consentirai jamais à dissimuler avec ceux qui ont encouru l'excommunication par les saints canons. Je leur ferai savoir qu'ils sont excommuniés, et cela pour qu'ils fassent pénitence et ne récidivent pas » (*ibid.,* p. 471). En fait le vicaire de Malacca, Soares, n'osa pas promulguer l'excommunication de Alvaro de Ataïde, par crainte de représailles certaines.

11. *Mon. Hist., loc. cit.,* p. 490.

12. *Ibid.,* p. 519.

chand chinois une grosse quantité de poivre, si celui-ci consent à le débarquer sur la terre ferme. « Il me cachera dans sa maison pendant trois ou quatre jours; me déposera ensuite avant l'aube à la porte de la ville avec mes livres et mon petit bagage, et de là j'irai en droite ligne à la maison du gouverneur de Canton, lui montrerai la lettre de l'évêque de Goa pour le roi de la Chine, et lui dirai que nous sommes envoyés par Son Altesse pour expliquer la Loi de Dieu [13] ».

Il sait parfaitement à quels périls il s'expose. Il y en a deux, écrit-il. Le premier c'est d'être débarqué dans une île déserte ou jeté à la mer par le transporteur chinois, dès que celui-ci aura reçu les 200 cruzados du passage; le second c'est d'être immédiatement mis en prison et torturé, car la défense d'introduire des étrangers en Chine est absolue et le gouverneur de Canton risque sa sûreté personnelle s'il me laisse libre [14].

Pourquoi dès lors s'obstiner? Ici encore Xavier a réfléchi. Sa décision n'a rien d'un caprice opiniâtre ni d'une réaction d'amour-propre qui refuse de regarder bien en face la réalité. Sans doute, ajoute-t-il, les périls de l'aventure sont énormes, mais il y en a de plus grands encore à l'abandonner. Un bien immense peut s'opérer si nous arrivons à obtenir un statut légal pour la prédication chrétienne en Chine. Dieu lui-même, dans sa miséricorde, nous a inspiré le désir de risquer cette affaire. Reculer parce que la mort nous menace, c'est abandonner le mancheron de la charrue; c'est préférer la vie du corps à celle de l'âme; c'est renoncer à servir le Seigneur jusqu'au bout et calculer des chances au lieu de se confier en Lui [15].

Et si le marchand chinois ne revient pas le prendre? Là encore Xavier a un plan. Il s'en ira sur le vaisseau de Diogo Pereira jusqu'au Siam, et se mêlera à l'ambassade siamoise qui tous les ans va porter le tribut à la Cour de Chine; ou bien il s'en ira avec Diogo Pereira lui-même, quand on aura ramené à la raison et au devoir l'intraitable gouverneur maritime de Malacca. Renoncer à l'entreprise de Chine! Jamais tant qu'il n'aura pas épuisé tous les moyens.

La mort allait clore cette tragédie. Le 13 novembre la flotille portugaise disparaissait, emportant la dernière lettre de Xavier. Les commerçants chinois regagnaient Canton et les îles voisines. Celui qui devait emmener Xavier sur la terre ferme avait promis de revenir le 19 novembre. Les maisonnettes provisoires des Portugais avaient été, suivant l'usage, brûlées par eux à leur départ. Sancian, balayée par les vents du Nord, devenait une île déserte. Le Chinois ne reparut pas. Ce fut la fin. Seul, à l'ancre, n'ayant pas encore vendu sa cargaison, se balançait le *Santa Cruz*. Deux mois et demi plus tard [16]

13. *Mon. Hist. S. J., loc. cit.*, p. 493.
14. *Ibid.*, p. 494.
15. Lettre du 22 oct. 1552, à Sancian, au P. Perez, *ibid.*, p. 494.
16. Le 17 février 1553.

quand il appareilla pour Malacca, il portait à son bord, sur la suggestion du fidèle serviteur Antonio, le corps de François-Xavier. Le 15 mars 1554, un vendredi saint, il était à Goa.

Depuis son départ de Lisbonne, le 7 avril 1541, l'activité missionnaire de Xavier s'étend donc sur un peu plus de onze ans et demi. Encore faut-il en défalquer ses longs voyages en mer : treize mois pour arriver de Lisbonne à Goa (7 avril 1542) ; puis une année en mer pour aller et revenir des Moluques, où il séjourne environ 18 mois ; de là par Malacca retour à Goa ; en 1549 départ pour Malacca et de là sur une jonque chinoise jusqu'à Kagoshima (Japon) où il arrive le 15 août 1549. Départ du Japon vers la mi-novembre 1551 sur le vaisseau du capitaine Eduardo da Gama, et rentrée à Cochin et Goa ; et en 1552 départ ultime vers Malacca et Sancian. La première impression est bien celle d'une sorte de va-et-vient un peu déconcertant. Il semble que, même à Rome, Ignace de Loyola l'ait partagée. Xavier était mort depuis sept mois. On ne le savait pas encore en Europe et Ignace, en date du 28 juin 1553 lui écrit. Il ne le blâme pas d'être parti pour la Chine mais il ajoute que « de loin, il lui semble qu'il aurait mieux valu rester aux Indes et envoyer en Chine quelques personnes munies de bonnes instructions ». Et il termine en le rappelant en Europe, où il pourra renseigner à fond le roi de Portugal et le Saint-Siège, et trier lui-même les candidats pour la mission [17].

Peut-être faut-il ajouter que certains panégyristes de Xavier ont contribué à accréditer à son sujet une légende pernicieuse. Ils l'ont promené triomphalement d'étape en étape, convertissant des « royaumes entiers », prêchant et discutant dans des langues qu'il n'avait jamais apprises, et baptisant les masses à pleine coquille. Il était assez naturel dès lors de se demander si ces conquêtes merveilleuses avaient eu un lendemain, et de douter un peu de la solidité de la méthode [18].

---

17. *Monumenta Ignatiana*, series prima, t. V, p. 140 : « a lo que acá se puede entender, juzgo yo que será mas servido Dios N. S. de vuestra persona si abreis quedado en la India ».

18. Dans le n° 161 de *Missi* (juin-juillet 1952) consacré tout entier à saint François-Xavier, et plein d'ailleurs d'excellentes choses, nous lisons (p. 81) qu'à la veille de partir pour la Chine Xavier écrivait à saint Ignace : « Je me propose d'entrer dans la Chine, de pénétrer dans la Tartarie, d'aborder par le Nord l'Europe, puis de passer en Afrique et de retourner en Asie ». Or les deux seules lettres que Xavier écrivit à saint Ignace, 29 janvier 1552, de Cochin, et 9 avril, de Goa, ne disent pas un seul mot de ces énormes fantaisies, parfaitement invraisemblables. Dans la lettre du 9 avril il se borne à déclarer que, d'après les dires des voyageurs, il y a moyen d'aller de Chine à Jérusalem, et que, s'il en est bien ainsi, il en écrira à Ignace en indiquant les distances et le temps qu'il faut pour les couvrir. L'information était d'ailleurs exacte : une route commerçante terrestre aboutissait de la Chine à Ormuz, et Barzée pendant son séjour à Ormuz avait vu arriver de Chine des troupes de marchands. Xavier ne songeait évidemment qu'à assurer une liaison praticable entre la Chine et le monde méditerranéen pour les futurs missionnaires, mais on ne gagne rien à lui prêter, sans preuve aucune, des projets gigantesques et assez fous.

C'est cependant celle-ci que nous pouvons non seulement saisir mais apprécier, dès que nous consentons à recourir aux sources, c'est-à-dire au témoignage de Xavier lui-même. Car si ses lettres sont décevantes pour qui recherche des détails pittoresques et des anecdotes exotiques [19], si elles sont en général assez pauvrement rédigées, à la veille du départ des voiliers portugais, elles nous montrent très nettement, dans leur style dépouillé et sincère, quel est le plan de Xavier, quelle est son idée maîtresse et quels sont les motifs de ses décisions, car malgré les apparences, Xavier n'a rien d'un impulsif. On peut donc, sans trop de présomption, étudier toute son activité d'un point de vue missiologique. Les documents ont été triés et édités avec un soin et une acribie impeccables par les PP. Georges Schurhammer et Joseph Wicki. Les lettres apocryphes — car il y en avait — ont été démasquées et éliminées [20]. Le texte, passablement malmené par Teixeira, Tursellini, Jean de Lucena, Louis de Guzmán, etc., a été critiquement reconstitué suivant les règles les plus minutieuses et au prix d'un labeur stupéfiant. Pour juger Xavier il ne peut plus suffire de consulter Charlevoix, Crasset, Sollier, ni les auteurs du XIXe siècle. Pour la première fois il nous est possible d'entendre, sans parasites, sans gloses interpolées, sans commentaires tendancieux, la voix de saint Fr. Xavier. Elle est étonnamment claire et nette [21].

---

19. Il y a cependant dans la lettre du 10 mai 1546 « sociis in Europa degentibus » l'histoire d'un bouc, un vrai bouc, qu'il a vu dans l'île d'Amboine et qui donne du lait « y engendra mucho ». Xavier le décrit tel qu'il l'a vu. Il a même pu le traire « de ses mains », car il ne croyait pas la chose possible (*Mon. Hist. Soc. Iesu*, vol. LXVII, p. 333-334).

20. Cfr G. Schurhammer, S. J., *De scriptis spuriis S. Francisci Xaverii*, dans *Studia missionalia*, edita a Facultate Missiologiae in Pontificia Universitate Gregoriana, vol. I (Rome, 1943), p. 1-50. Quelques-unes de ces lettres avaient trouvé place dans les *Monumenta Xaveriana* eux-mêmes; les éditeurs se bornant à exprimer certains doutes. La maladresse de certains faussaires dépassait toute limite quand ils fabriquaient une lettre de Xavier à dom Theotonio de Bragance, archev. d'Evora, du 25 déc. *1546*. Theotonio est entré comme novice scolastique chez les jésuites en *1549*; il a ensuite quitté la Compagnie et n'est devenu archevêque d'Evora que 26 ans après la mort de Xavier. La lettre figure cependant dans le 4e volume de l'*Agiologio Lusitano* de Georges Cardoso (p. 354-355).

21. On ne peut expliquer que par l'ignorance totale des documents authentiques les assertions de M. Katsouro Hara, professeur à l'Université impériale de Kyoto dans son *Histoire du Japon* (Payot, 1926). « La morale chrétienne de François-Xavier n'était autre que celle des jésuites du XVIe siècle, qui soutenait que la fin justifie les moyens, principe qui, depuis lors, a été déclaré dangereux et néfaste pour toute l'Europe » (p. 213). Il suffit de confronter les dates pour s'apercevoir que, au moment du départ de Xavier pour les Indes, les compagnons de saint Ignace (qui n'était pas encore Général) n'auraient pu songer à établir une « morale chrétienne » spéciale. « La plupart d'entre les missionnaires, continue Katsouro Hara, s'étaient imaginé le Japon comme un Eldorado peuplé de tribus primitives à l'intelligence à peine développée, parmi lesquelles ils étaient appelés à jouer un rôle glorieux » (p. 214). Les lettres de Xavier disent explicitement que le Japon est un pays très pauvre, mais que les Japonais sont extraordinairement cultivés et intelligents et que presque tous savent lire

Pour comprendre son action il faut d'abord savoir ce qu'était son mandat. Substitué au dernier moment à Bobadilla malade, Xavier partait « aux Indes » muni d'un bref de Paul III le nommant nonce apostolique pour toute l'étendue des territoires du Portugal d'outre-mer [22]. Plus encore, depuis le traité de Tordesillas (1494) qui avait remanié la ligne de démarcation fixée par la Bulle d'Alexandre VI (1493), les territoires à l'est de cette ligne dépendaient, par décision pontificale, du Patronage royal. Une des obligations de ce Padroado était l'évangélisation et l'entretien de l'établissement catholique. Le roi du Portugal, Jean III, avait une conscience très nette de ses devoirs de Patron. Xavier partait aux Indes nanti, par document royal dûment signé, d'une délégation très ample. Le roi se déchargeait sur lui du soin d'organiser la chrétienté et lui promettait son appui [23]. Il se devait donc de visiter l'ensemble de ce Portugal « *de alem mar* », pour se rendre compte de la situation, prendre sur place les décisions et faire rapport à ses mandants.

Deux choses lui rendaient cette tâche fort difficile. L'empire portugais des Indes avait une structure toute différente de l'empire espagnol d'Amérique. Dès la prise de possession d'Hispaniola (Haïti) les Castillans avaient remarqué que la seule richesse capable de payer les dépenses des expéditions d'outre-mer était dans le sous-sol. Ils voulurent de l'or. Pour assurer la possession du sous-sol, ils s'emparèrent militairement du pays et renversèrent partout, aux Antilles, au Pérou, au Mexique, les souverainetés indigènes. Un seul pouvoir, sans partage, celui du roi d'Espagne, régissait toutes ces contrées. Le Portugal, comme Xavier le note aussitôt et l'écrit à saint Ignace, n'est maître en Orient que de la mer, d'où il a expulsé par quelques batailles navales décisives les flottes musulmanes. Il a établi toute une chaîne de ports fortifiés, qui sont les appuis de sa flotte, et où vivent les Portugais : marchands, soldats, administrateurs. Dans l'intérieur du pays, dans ce formidable hinterland de l'Inde, le Portugal n'exerçait

et écrire. Il est difficile de se tromper plus totalement que M. Katsouro Hara et quand il ajoute que les missionnaires « ne peuvent pas être absous du péché de mensonge », on souhaite vraiment pouvoir l'en absoudre lui-même.

22. En fait le bref valait pour lui et pour Simon Rodrigues; mais ce dernier fut retenu au Portugal et jusqu'en 1552 Xavier espéra vainement sa venue aux Indes. Le texte du bref a été publié par le P. Wicki, dans *Studia Missionalia*, III, p. 120-129. Il suffit de le lire pour se convaincre qu'il s'agissait d'organiser là-bas, c'est-à-dire dans des régions dont à Rome on ne savait presque rien, l'établissement missionnaire.

23. C'est ce qui explique la franchise inouïe avec laquelle Xavier, témoin des abus des agents du pouvoir civil dans la région du Sud de l'Inde, ose parler à Jean III : « l'expérience m'a appris que Votre Altesse n'a pas de pouvoir pour faire progresser la foi du Christ dans l'Inde, mais qu'elle en a pour enlever et posséder toutes les richesses temporelles du pays. Un jour pourtant Votre Altesse fera cette expérience nouvelle, de se voir par la mort dépouillée de tous ses royaumes et souverainetés pour entrer dans d'autres, où elle sera bien surprise d'être envoyée, et Dieu veuille que ce ne soit pas hors du Paradis » (*Mon. Hist. S. I.*, vol. LXVIII, p. 61-63, lettre datée de Cochin, 26 janvier 1549).

aucune souveraineté directe. Seul Goa était un établissement territorial, conquis par la force des armes (1510), et lorsque la nouvelle de cette conquête était parvenue à Lisbonne, elle y avait causé beaucoup de mécontentement. On songea même à la restituer. La colonisation portugaise était foncièrement d'ordre commercial [24]. Cette structure de l'établissement portugais imposait une méthode d'apostolat toute différente de celle qu'on pouvait adopter dans le Mexique d'Hernán Cortez. Il fallait disperser le personnel, garder les positions et assurer la liaison, c'est-à-dire faire jouer en même temps des forces antagonistes.

Un deuxième élément compliquait encore la tâche de Xavier : l'état presque embryonnaire où se trouvait à cette époque la Compagnie de Jésus. Il avait quitté l'Europe peu de mois après l'érection canonique du nouvel ordre (le 7 avril 1541). La Compagnie n'avait pas encore de Général, quand il partit de Lisbonne [25]. Le nombre des sujets était d'une douzaine. Le collège de Coïmbre, fondé par Jean III comme séminaire des missions et dirigé par Rodrigues, ne pouvait, dans ses débuts, qu'expédier de tout jeunes gens, sans grandes études, et parfois vraiment inaptes. Xavier, dans presque toutes ses lettres à son grand ami Rodrigues, demande des renforts, mais très discrètement il se plaint aussi qu'on ne lui envoie que de la petite jeunesse, qu'il n'y a pas moyen de former ensuite décemment aux Indes, où les études ne sont pas organisées [26]. La question du personnel missionnaire, tant au point de vue du nombre que de la qualité, resta jusqu'au bout pour Xavier un problème presque insoluble. Le 21 juillet 1552, en route pour la Chine, il écrit au P. Jean de Beira, qui est aux Moluques, de ne parler à personne « des choses intérieures que Dieu lui communique [27] ». Il s'agissait de rêveries apocalyptiques que ce cerveau déjà dérangé prenait pour des révélations, et qu'il fit parvenir

24. Xavier le dit et le redit à saint Ignace. Arrivé à Goa le 6 mai 1542 il envoie le 20 sept. deux lettres à Ignace : « Les Portugais ici ne sont maîtres que de la mer et d'un bon nombre d'établissements côtiers, où ils ont construit des forteresses et où ils vivent avec leurs familles. De Goa à Ternate 1000 lieues, à Malacca 500 lieues, à Ormuz 400, à Diu 300, à Mozambique 900, à Sofala 1200, et dans tous ces endroits il y a des chrétiens » (*Mon. Hist. S. I.*, vol. LXVII, p. 141). Le 12 janvier 1549, de Cochin, il revient sur le même sujet (*ibid.*, vol. LXVIII, p. 9) comme s'il craignait de ne pas avoir été bien compris. Avec Goa, les Portugais, sous Alphonse d'Albuquerque s'étaient emparés militairement de Malacca (1511) et avaient repris aux Musulmans Ormuz (1515). Hors de ces trois territoires souverains, ils ne possédaient à l'époque de Xavier que des comptoirs maritimes fortifiés. Il faut ajouter à la liste des « forteresses » Bassein, Chaul, Cananore, Crangañor, Chale, Cochin, Quilon.

25. La nomination d'Ignace eut lieu le 19 avril 1541. Six votants étaient présents; trois (Xavier, Rodrigues et Pierre Lefebvre) avaient laissé leurs suffrages écrits.

26. Lettre de Cochin, 3 janvier 1552 : « mejor seria de alhá (= Europe) no venir personas, sino las que tienen acabados sus estudios » (*Mon. Hist. S. I.*, vol. LXVIII, p. 300).

27. *Ibid.*, p. 476.

l'année suivante à Ignace lui-même. Il prophétisait la reprise prochaine de Jérusalem. Il voyait l'Apocalypse se réaliser en Nouvelle-Guinée. Quatre ans plus tard on dut le ramener à Goa à peu près délirant. Antoine Gomes, arrivé aux Indes comme recteur, met la brouille partout. Impérieux et cassant, opiniâtre et ne croyant qu'à ses lumières, il fut mis à la porte de la Compagnie par Xavier en 1552, en même temps que Melchior Gonzalves, Manuel de Moraes et deux autres. A Sancian même il doit expulser son unique compagnon jésuite, le Fr. Ferreira. En revanche, il parvient à recruter sur place quelques sujets d'élite, dont le principal est sans doute l'espagnol Cosme de Torres, qui l'accompagnera au Japon et y gouvernera la mission jusqu'en 1570 de façon parfaite [28].

Rien ne montre peut-être mieux avec quels moyens précaires Xavier dut travailler que l'histoire de François Mansilhas. Il était parti avec Xavier le 7 avril 1541 pour les Indes, n'ayant pas même reçu les ordres mineurs et sans avoir fait aucune étude sérieuse. Xavier l'aimait fort, tout en reconnaissant clairement ses limites. Il estimait qu'on parviendrait à lui faire conférer la prêtrise aux Indes « ad titulum voluntariae paupertatis (car il n'avait aucune fortune) et sufficientissimae simplicitatis » (car il ne savait presque rien) [29] ». La chose fut ainsi faite à Goa. Mansilhas travailla fort bien parmi les Paravers du Cap Comorin. De là il partit pour les Moluques. On ne pouvait l'employer que parmi des chrétiens illettrés. François lui écrivit pendant la seule année 1544 alors qu'ils travaillaient tous deux chez les Paravers plus de 25 lettres dont presque toutes sont conservées [30] et qui montrent sa charité prévenante. Et cependant ce Mansilhas, Xavier, à Cochin, dut le renvoyer de la Compagnie pour désobéissance.

Il ne pouvait donc compter ni sur des renforts abondants venus de Coïmbre, ni sur des sujets entièrement formés. En Europe même, la Compagnie naissante ne parvenait pas à suffire aux besognes les plus urgentes, et Rodrigues, le grand ami de Xavier, désigné avant lui et avec lui pour l'Inde, muni lui aussi de lettres apostoliques le

28. Dans sa *Geschichte Ostasiens*, vol. II, p. 346, le Dr. F. E. A. Krause, professeur à l'Université de Heidelberg, confond Cosme de Torres avec Balthasar Torres. Ce dernier avait un bon motif pour ne pas accompagner Xavier au Japon en 1549, puisqu'il ne naquit qu'en 1563. Krause ajoute que Balthasar Torres travailla avec plus de succès que Xavier au Japon et cela jusqu'en 1570! Balthasar Torres avait exactement 7 ans à cette date. Le reste des informations concernant la mission jésuite japonaise est tout aussi exact. Xavier découragé serait rentré aux Indes et mort en route. En fait Xavier revint à Cochin et à Goa enthousiasmé. On nous dit que les trois daïmios de Bungo, Arima et Omura s'en allèrent en ambassade à Rome en 1582 et revinrent en 1590. Aucun de ces personnages ne quitta jamais le Japon.

29. Lettre du 18 mars 1541 de Lisbonne aux Pères Le Jay et Lainez (*ibid.*, vol. LXVII, p. 87).

30. *Ibid.*, p. 178-248.

nommant nonce du pape, avait été retenu au Portugal sur le désir formel du roi et de la reine [31].

Pouvait-on recruter des jésuites parmi les Indiens? Pourquoi Xavier ne l'a-t-il pas tenté? Le fait indéniable c'est qu'il n'en a reçu aucun. Il a très volontiers associé au travail apostolique de ses compagnons les autochtones. Au Cap Comorin nous le voyons arranger l'ordination par l'évêque de Goa de deux clercs malabars, qu'il adjoint au P. Mansilhas et qui lui donnent pleine satisfaction, mais après avoir passé plusieurs années aux Indes il écrit à saint Ignace qu'il ne faut pas compter sur les gens du pays pour y trouver des recrues [32]. Il est vrai qu'il ne connaît que les illettrés du Cap Comorin et la population très mêlée et fort déracinée des centres portugais. A saint Ignace il écrit que les Indiens qui se font catholiques souffrent « beaucoup de persécutions », sur lesquelles il préfère ne rien dire parce qu'il ne sait pas dans quelles mains sa lettre pourrait tomber [33]. L'allusion est assez claire et elle s'illustre encore quand on connaît la triste histoire des chrétiens indigènes, malmenés dans le sud de l'Inde par les Européens, et laissés sans défense par les autorités.

Mais le fait demeure. Xavier ne croit pouvoir compter que sur le personnel missionnaire qui lui viendra d'Europe. Sur place il estime ne pouvoir trouver que des coadjuteurs, qui s'occuperont du soin matériel des maisons et qui pourront accompagner les missionnaires itinérants. Même les élèves du Collège de Sainte-Foi, à Goa, ne peuvent fournir de candidats solides pour le sacerdoce.

D'Europe Xavier ne reçoit pas toujours du personnel de premier choix. On le comprend. Les Constitutions de la Compagnie et la Règle ne sont pas même encore rédigées à cette époque. Elles n'arriveront aux Indes, portées par le P. de Quadros qu'après la mort de Xavier en 1555. Les deux compagnons avec lesquels il est parti de Lisbonne, Mansilhas et Paul (appelé dans les documents Micer Paulo ou Paul

---

31. C'est ce qu'écrit Rodigues lui-même dès le 8 oct. 1540 (*Mon. Hist. S. I.*, vol. LXVII, p. 63).

32. Lettre du 12 janvier 1549, datée de Cochin, avant le départ pour le Japon. « Par l'expérience que j'ai de ces régions, je vois clairement, ô mon Père unique, que les Indiens, naturels du pays, ne pourront pas perpétuer la Compagnie et que la chrétienté ne se maintiendra chez eux que tant que nous y durerons nous-mêmes ou ceux que vous nous enverrez » (*Mon. Hist. S. I.*, vol. LXVIII, 8). Ignace dans sa réponse ne partage pas entièrement cette opinion. Il pense qu'avec une bonne formation on peut obtenir des résultats et qu'en tout cas il ne faut pas désespérer de l'entreprise. Lainez jugera de même et ordonnera d'examiner chaque cas en particulier. Mais après la mort de Xavier la pression de l'opinion « coloniale » se fait sentir aux Indes, et Mercurian (1579) y cède en interdisant de recevoir dans la Compagnie les Indiens pur-sang ou métis, et impose des conditions assez dures, même pour les créoles. Aquaviva confirme le tout (1585) ainsi que le doux Vitelleschi (1628). Cfr *Bibliot. Nazionale*, Rome, *Fondo Gesuitico*, 3384, n. 47.

33. *Mon. Hist. S. I.*, vol. LXVIII, p. 8.

de Camerino) ignoraient tout de la Compagnie elle-même et n'avaient qu'un savoir rudimentaire. En 1542 et 1543 on n'envoya personne de l'Europe. On attendait les premières lettres de Xavier. En 1545, il arriva trois sujets, le P. Criminale, qui mourra martyr au Cap Comorin, le P. *Lancilotti, un italien poitrinaire*, et le P. *Jean de Beira*, espagnol. Les autorités du Collège de Goa les trouvèrent trop ignorants pour les employer [34]. Ce ne fut qu'en 1546 qu'arriva la première « grande expédition » très modeste d'ailleurs : cinq prêtres et quatre frères. En 1547 personne n'arrive, et Cosmo Anes, très ami cependant de la Compagnie, un des fondateurs du Collège de Goa, écrivait au roi de Portugal le 30 nov. 1547 : « Les Pères jésuites venus ici d'Europe, à l'exception du seul P. François-Xavier, sont tous inférieurs à la tâche, c'est-à-dire à l'apostolat dans Goa et à la direction du collège » [35]. En 1548 Xavier pouvait se croire sauvé. On lui avait annoncé l'arrivée de 10 compagnons. En fait ils débarquèrent à 12, deux candidats s'étant adjoints au groupe au cours du voyage. Cinq prêtres et sept frères. Mais à part Antonio Gomes, qui bouleversera tout le collège de Goa et que Xavier finit par expulser, et l'excellent hollandais Gaspar Barzée, le reste était, du point de vue de la science et de la formation religieuse, fort médiocre. Le P. Lancilotti en écrit dès le 26 décembre 1548 à saint Ignace. « Trois des cinq prêtres ne connaissent qu'un peu de latin, qu'ils n'entendent guère, mais ce sont de braves gens. Les autres, sauf un qui a une grande culture littéraire, n'ont pas fait d'études. Tous sont entièrement neufs dans la Compagnie [36] ». Ce jugement est sans doute trop sévère. Balthasar Gago, qui ira au Japon, et Louis Froès, qui y travaillera fort bien et écrira une magnifique histoire de la mission japonaise, ne méritaient pas d'être classés parmi les cancres. Mais il est au moins sûr que le renfort était de qualité contestable.

En 1549 et 1550, la Province du Portugal, qui vient d'être chargée de la mission immense du Brésil, n'envoie personne aux Indes orientales. Et en 1552 Xavier est parti pour Malacca et la Chine, où il va mourir. Il n'a jamais obtenu le grand Recteur qu'il souhaitait pour le collège de Goa. Antonio Gomes fut une déception totale [37]. Pas

34. Lancilotti l'avoue *lui-même humblement* : « *nostra ignoratione atque inscitia litterarum* » nous avons fait pâlir les dirigeants du Collège, c'est-à-dire Didacus de Borba, le fondateur qui n'était pas jésuite, et le P. Paul de Camerino » (cfr *Mon. Hist. S. I., Epp. mixtae*, I, 200).

35. C'était Cosmo Anes qui avait passé le Collège de Sainte-Foi aux jésuites. Ils le considéraient comme leur meilleur appui. Cfr *Mon. Hist. S. I.*, vol. LXX ; *Mon. Indica*, I, p. 30.

36. *Ibid.*, p. 31.

37. Il faut ajouter à ces difficultés une certaine confusion de pouvoirs. Xavier était provincial des Indes, mais quand la Province du Portugal fut fondée (25 oct. 1546), les missionnaires des Indes furent soumis au Provincial portugais, le P. Simon Rodrigues, sans que la chose fût très claire. Gomes fut nommé recteur de Goa avant de quitter l'Europe. Xavier ne semble pas avoir tenu compte de cette autorité du Provincial de Portugal, mais ses sujets ne savaient pas trop quel était leur vrai supérieur (cfr *Mon. indica*, I, 33, note 4).

davantage les prédicateurs de talent qu'il réclamait pour raviver et maintenir la foi dans les établissements portugais, étirés depuis Ternate jusqu'à Mozambique, et dans lesquels la prédication, à cette époque, était le grand moyen d'apostolat public. Si on ajoute les embarras financiers continuels, avec le retard chronique des subventions royales, on se demande comment il n'a pas remis à plus tard, à des successeurs mieux fournis de moyens et de personnel, la tâche d'organiser la mission, et comment il ne s'est pas contenté, à la manière de beaucoup de Visiteurs, d'envoyer un rapport, un état de besoins, un programme théorique, et d'attendre ensuite du Ciel ou des autres la réalisation pratique. Or, ses lettres en font foi, jamais cette tentation de facilité ne l'a même effleuré. Il a travaillé jusqu'au bout, avec les moyens de bord, utilisant tout, et élargissant sans cesse le champ d'action. En cela il fut vraiment un chef, disons mieux, un apôtre.

Et c'est ce que des observateurs superficiels lui ont reproché. Bellessort a parlé « d'échappées vers l'utopie ». Il a dit de Xavier qu'il n'était « excitateur d'énergie que par intermittence », un « capitaine aventureux et inspiré » [38]. Il lui trouve des traits « féneloniens » (!). Il aurait été « mobile et autoritaire » à la fois, « impérieux et sensible », se nourrissant volontiers d'illusions, etc. D'autres l'ont accusé de ne pouvoir jamais tenir en place et ont parlé de son « âme inquiète », de son « activité enfiévrée » et du « manque de pénétration de sa méthode » [39]. Pourquoi abandonner Goa pour courir pendant plus d'un an dans les villages des Paravers? Pourquoi décamper soudain vers Ternate et les Moluques? Est-ce qu'il n'y avait pas assez de besogne aux Indes pour « s'enfuir » (c'est le mot qu'il écrit au roi de Portugal) au Japon? Et une fois introduit au Japon, pourquoi quitter la place après 18 mois? Et enfin, pourquoi vouloir, dans la pénurie totale du personnel, s'embarrasser de la Chine immense?

L'examen des lettres mêmes de Xavier renvoie au néant dont elles sortent toutes ces accusations et tous ces griefs. Il est établi, pour tous ceux qui veulent s'informer aux sources, que chacune des entreprises de Xavier a été mûrement délibérée; que ses motifs sont réfléchis et solides et que la seule aventure qu'il affronte c'est son péril personnel. Il l'affronte les yeux bien ouverts, et il en parle très nettement. « Je risque la mort en allant au Japon, car deux bateaux sur cinq font naufrage [40] ». « Je risque une prison atroce et la mort en essayant de pénétrer en Chine ». « Je risque la mort en allant aux Moluques ». Tout cela était parfaitement vrai; mais la réponse de

38. André Bellessort, *Les voyages de François-Xavier*, Paris, p. 153, 155, 178 et passim.

39. Dans *Histoire générale comparée des missions*, publiée sous l'impulsion du baron Descamps, Paris et Bruxelles, 1932, p. 321, 356.

40. Lettre à Simon Rodrigues, 1er février 1549; aux jésuites d'Europe, 22 juin 1549 (*Mon. Hist. S. I.*, vol. LXVIII, p. 65 et 150).

Xavier est toujours la même sous les formes, peu variées d'ailleurs, qu'il lui donne : « J'ai tout pesé. Il y va du salut d'une chrétienté sans secours » ou : Il faut « *Cumplir los limites de la Iglesia* [41] », c'est-à-dire pousser les frontières de l'Eglise jusqu'au bout. « Placer ma sécurité personnelle au-dessus du service de Dieu, ce serait plus périlleux encore que de mourir ». Il est établi tout aussi clairement que Xavier n'a jamais abandonné un seul des champs de mission où il s'est rendu, sans assurer sur place la continuité de son œuvre. « Je vais ouvrir le chemin » répète-t-il. Il n'est voyageur que parce qu'il se sait fondateur. Il faut qu'il se rende compte des besoins du pays, pour pouvoir choisir et instruire les sujets aptes au travail. Jamais il n'a voyagé pour changer d'horizon ou parce qu'il était fatigué de rester en place. Il a voyagé comme un stratège, uniquement soucieux d'organiser de façon solide l'établissement chrétien.

En arrivant à Ormuz, il y trouva à sa grande joie des chrétiens. C'étaient des Malabars, chrétiens de saint Thomas, que plus tard aux Indes on ennuiera quelque peu, parce qu'ils sont de rite syriaque et dépendent d'un patriarche « chaldéen » et donc suspects de nestorianisme. Xavier n'a rien vu de nestorien chez eux. Il a vu leur piété, leur foi et leur complet abandon. C'est là qu'il voudrait aussitôt se fixer [42], et il faut l'ordre du gouverneur, sur la flotte duquel il navigue, pour le déterminer à continuer jusqu'à Goa. Il n'oubliera d'ailleurs pas les chrétiens d'Ormuz et il y enverra Gaspar Barzée, qui y fit merveille.

A Goa, dès qu'il a reconnu la place et constaté qu'elle est abondamment pourvue de prêtres, de chanoines, de religieux et que seul le Collège de Sainte-Foi tâtonne encore, il place dans ce dernier un de ses deux compagnons, Paul de Camerino, et il obéit à la suggestion du gouverneur, qui lui signale l'existence au Cap Comorin de dix à vingt mille chrétiens, récemment convertis, et qui manquent même des sacrements les plus nécessaires [43]. Il y va, avec Mansilhas, trop peu instruit pour rendre service à Goa mais qui, ordonné prêtre, pourra être utile au milieu de ces primitifs, et il ne quitte ces Paravers qu'après leur avoir assuré le service de trois ou cinq prêtres, et être resté chez eux pendant plus d'un an.

Il explique très clairement et très sobrement pourquoi il s'en va

41. *Ibid.*, vol. LXVII, p. 133 et 169.

42. Il voulait s'occuper des chrétiens de Socotora, avec lesquels il passa tout le temps de l'escale. Le gouverneur s'opposa à ce que Xavier y demeurât (*Mon. Hist. S. I.*, vol. LXVII, p. 124).

43. Lettre du 20 sept. 1542 (*Mon. Hist. S. I.*, vol. LXVII, p. 127). Xavier était accompagné de deux diacres malabars et d'un minoré, qui tous trois parlaient couramment le portugais. Il y avait bien pour toute cette population chrétienne des Paravers un prêtre à Tuticorin, mais il ne quittait pas sa résidence et le peuple des villages ignorait tout, sauf qu'ils étaient chrétiens (cfr *ibid.*, p. 147. Lettre à saint Ignace).

aux Moluques [44]. Il s'agit des îles Célèbes, que Xavier, avec une graphie un peu hésitante, appelle Macaza ou Macassar. Antoine de Paiva en était revenu avec quatre garçons du pays qu'il voulait placer au collège de Goa. Xavier s'informe de tout. Il apprend que deux « rois » de ces îles se sont faits chrétiens, avec un bon nombre de leurs sujets, et qu'il n'y a personne pour s'occuper d'eux. Pour les Paravers du Cap Comorin il a laissé trois prêtres malabars, le P. Mansilhas et un prêtre espagnol, Jean de Lizana [45]. Pour les Singhalais qui vivent dans le nord de l'île, on peut compter sur les cinq Pères franciscains, établis là depuis 1544 et sur deux autres séculiers, dont un, Vaz Monteiro, est à Colombo. Dans l'Inde entière, il n'y a pas d'autres groupes de chrétiens récemment convertis, en dehors des ports fortifiés et pour chacun de ces derniers des chapelains (vigarios) sont sur place. « On n'a besoin de moi nulle part, aussi je me suis déterminé avec grande joie à partir pour Macassar ». Et il arrange tous les détails, jusqu'au bréviaire, le petit bréviaire de Quiñones, qu'il veut qu'on lui envoie. Il est si peu question pour lui de ce qu'on appelle vulgairement une foucade ou un emballement, qu'il change tout son programme dès son arrivée à Malacca. Le capitaine de la forteresse, Simon Botelho, avait déjà pourvu à la détresse spirituelle des convertis de Macassar et y avait envoyé un prêtre excellent (Vincent Viegas) avec un bon nombre de portugais et tout ce qu'il fallait pour aider les nouveaux chrétiens. Xavier décide d'attendre à Malacca le retour du navire de Macassar, car dès que les informations lui manquent, il ne court pas à l'aveugle, mais s'arrête. Toujours il a pris soin d'éclairer sa route. Le vaisseau ne revient pas et la mousson tourne, mais à Malacca on lui a parlé de Ternate (qu'il appelle Maluco) et des îles d'Amboine et du More dans le groupe actuel des Moluques. Les Portugais ont à Ternate la plus éloignée de leurs « forteresses » et dans l'île d'Amboine il y a des chrétiens indigènes sans personne pour s'occuper d'eux. Xavier profite d'un vaisseau portugais en partance de Malacca pour Ternate, il demeure tout le temps qu'il faut pour visiter et baptiser les chrétiens d'Amboine et de l'île du More, pour confesser les équipages militaires d'une flotte de six navires portugais, chargés d'expulser de ces îles contestées les Espagnols qui s'y étaient installés et pour retourner à Malacca, après avoir décidé qu'à Ternate, « à ce bout du monde », il faut un établissement de jésuites. Dès 1547 il y envoie le P. de Beira [46].

44. Lettre du 8 mai 1545 : « Chez les Paravers il y a le P. Mansilhas et deux prêtres malabars. Là où ils sont, je ne suis pas nécessaire. Mais en revanche la nouvelle chrétienté de Macassar est sans personne » (*Mon. Hist. S. I.*, vol. LXVII, p. 292). Il écrit encore de Malacca le 10 nov. de la même année aux jésuites d'Europe, sur les deux rois (nous avons encore leur nom) qui se sont faits chrétiens à Macassar et qui n'ont pas de prêtres pour leur peuple (*ibid.*, p. 298).

45. De Malacca, le 16 déc. 1545, il y envoie encore le P. Criminale et le P. Jean de Beira (*Mon. Hist. S. I.*, vol. LXVII, p. 308-309).

46. D'Amboine même le 10 mai 1546 il écrit au P. Mansilhas et au P. Jean de

Pourquoi le Japon après les Moluques? Par impulsion ou intuition soudaine? Nullement. Aucune expédition n'a été plus mûrement préparée. A Malacca il a rencontré un Japonais bien authentique, Angiro ou Hashiro, et un capitaine portugais qui revient du Japon. Les renseignements qu'on lui fournit sur le pays et les habitants l'enchantent. Le Portugal n'y a pas un seul canon mais la civilisation japonaise est très avancée; on n'y parle qu'une seule langue; il n'y a qu'un seul régime politique; il y a même des « Universités ». On lui assure que les Japonais sont gens capables de discuter et de se rendre à la raison [47]. Xavier emmène son japonais à Goa. Il demande un rapport détaillé au capitaine Jorge Alvares. Le japonais est baptisé solennellement à Goa. Il fait très pieusement les Exercices. Il apprend avec facilité le portugais et pourra donc servir d'introducteur et d'interprète. Peut-être, car Xavier ne veut encore rien affirmer, peut-être que dans ce nouveau pays il sera possible de planter et de perpétuer une église indigène. Il vaut la peine d'y aller voir et là encore « d'ouvrir le chemin ». Tous ces motifs Xavier les expose dans une lettre à saint Ignace [48] et il part, avec Cosme de Torres, prêtre espagnol qu'il a rencontré aux Moluques et que les Portugais ont expulsé. Torres est maintenant reçu dans la Compagnie. Un frère, excellent, Fernandes, les accompagne et le japonais Angiro est évidemment de l'expédition [49].

Pourquoi Xavier n'est-il pas resté au Japon? Dès que la mission catholique y a solidement pris pied, à Yamaguchi, puis à Funaï, avec la faveur du daïmio du Bungo, Otomo Yoshishige, Xavier y laisse Cosme de Torres et Fernandes et rentre aux Indes pour assurer la relève et envoyer des renforts [50]. Il sait maintenant qu'il est inutile d'expédier au Japon du personnel inférieur et que les meilleurs sujets ne seront pas trop bons. Il sait avec quelle délicatesse, quelle tendresse même il faut traiter les Japonais. « C'est un peuple qui ne se laissera gagner que par l'amour [51] ». Il connaît aussi la rigueur des

---

Beira, qui sont chez les Paravers, de s'embarquer pour Ternate et les Moluques dans la flotte royale qui part de Goa en avril (1547) (*Mon. Hist. S. I.*, vol. LXVII, p. 341). Les Pères qui arriveront d'Europe les remplaceront au Cap Comorin.

47. Lettre du 20 janv. 1548 aux jésuites de Rome (*Mon. Hist. S. I.*, vol. LXVII, p. 392), du 12 janvier 1549 à saint Ignace (*ibid.*, vol. LXVIII, p. 10 sq.), du 20 janv. 1549 à Simon Rodrigues (*ibid.*, vol. LXVIII, p. 37 sqq.). Xavier a rédigé dans un cahier (quaderno) qu'il envoie à Rodrigues les informations d'Angiro. Les grandes « Universités » étaient les monastères bouddhistes les plus fameux. Même après son retour du Japon (lettre du 7 avril 1552, *Mon. Hist. S. I.*, vol. LXVIII, p. 346), Xavier veut encore y envoyer les Pères qui viendront d'Europe.

48. 12 janvier 1549. *Mon. Hist. S. I.*, vol. LXVIII, p. 10 sq.

49. En réalité il y eut trois jeunes japonais qui vinrent de leur pays et furent baptisés à Goa. Xavier déclare qu'il les emmène avec lui au Japon.

50. 29 janvier 1552. *Ibid.*, p. 273 : « pera levar Padres da Companhia a Japão ».

51. Xavier déclare qu'on pourra « perpétuer » l'Eglise au Japon par les habitants eux-mêmes et que les Japonais pourront devenir de bons jésuites (*Mon. Hist. S. I.*, vol. LXVIII, p. 10, 215).

hivers japonais tout comme celle des discuteurs japonais [52]. Tout est prévu dans son plan. Pour assurer les communications on ne peut pas compter sur la flotte royale portugaise, qui fait la liaison entre les « forteresses », car il n'y a pas de forteresse portugaise au Japon. On est donc à la merci de la flotte marchande. Les capitaines, qui sont gens d'affaires, ne consentiront pas à risquer le voyage sur lest pour le seul mérite de convoyer des missionnaires. Il faut leur assurer un fret rémunérateur et Xavier, qu'on représente comme une sorte d'illuminé mystique, envoie à Gomes toute la liste, qu'il a lui-même dressée, des articles qui trouveront un marché preneur au Japon. Il recommande même de contingenter certains produits comme le poivre. Il fixe des maximums pour éviter l'avilissement des prix [53]. Tout sera payé par les Japonais en or et en argent; mais qu'on ne se fasse pas d'illusion et qu'on dise bien au roi d'Espagne de ne pas tenter sur le Japon, par les Philippines, d'expéditions militaires, car le Japon ne peut pas enrichir des envahisseurs — il est trop pauvre — et il est bien décidé à leur résister — et il est fort armé [54].

Et enfin pourquoi la Chine après le Japon? Ici encore Xavier s'en explique très clairement. Il avait déjà entendu parler de la situation intérieure du grand royaume. On lui avait dit qu'il y avait dans des montagnes écartées des groupes mystérieux qui étaient peut-être chrétiens [55], mais ce n'est pas du tout sur cette piste chimérique qu'il s'engage. Au Japon, ses interlocuteurs lui répétaient fréquemment : si votre Loi, c'est-à-dire votre doctrine est vraie, les Chinois en auraient eu connaissance et nous l'auraient apprise, car toute notre science vient de la Chine. Ce qui était parfaitement exact. De plus il a rencontré lui-même des Chinois. Ils sont très intelligents, plus même que les Japonais, et ils font de grandes études. La Chine est immense, très peuplée, pacifique. Il n'y a pas de guerre là-bas et elle est, d'après ce qu'en écrivent les Portugais, très bien gouvernée, « mieux que n'importe laquelle des nations chrétiennes [56] ». Il veut là aussi « ouvrir la route » non seulement à ses frères de la Compa-

52. C'est pour ce motif qu'il suggère l'envoi d'Europe au Japon de jésuites des Pays-Bas ou d'Allemagne, que l'on ne peut guère utiliser en Italie ou en Espagne où ils ne font que de piètres prédicateurs. Il est parfaitement inexact de traduire cette suggestion très sensée à la manière d'un « cri d'angoisse que Xavier poussa dans une lettre écrite à saint Ignace en un moment de découragement : *Da mihi Belgas!* » Le contresens est complet (cfr Descamps, *op. cit.*, p. 319).

53. Lettre du 5 nov. 1549, datée de Kagoshima. Il faut aussi que le navire soit pourvu d'artillerie contre les pirates chinois (*Mon. Hist. S. I.*, vol. LXVIII, p. 224).

54. Lettre à Simon Rodrigues, de Goa, 8 avril 1552. Il a entendu dire que de la Nouvelle Espagne des flottes s'équipent pour incursionner dans les « Ilhas Platarias » (= Archipel Japonais), *Mon. Hist. S. I.*, vol. LXVIII, p. 356-357).

55. *Mon. Hist. S. I.*, vol. LXVII, p. 335.

56. Lettre à saint Ignace, 29 janv. 1552 (*Mon. Hist. S. I.*, vol. LXVIII, p. 291) et surtout, à la même date, aux jésuites d'Europe, *ibid.*, p. 277.

gnie, mais à tous les religieux. Puisque, d'après ce qu'on lui dit, la Chine tolère des « sectes » diverses (*diversas leis*) qui sont sans doute des musulmans et des juifs, on pourra bien y trouver accès pour la prédication chrétienne [57]. En tout cas Xavier veut y aller voir lui-même.

Dans aucune de ces entreprises il n'obéit à des inspirations soudaines. Toujours il recueille, avant de décider, toutes les informations disponibles; toujours il a un plan et il s'y tient. Et la preuve que son travail n'était pas superficiel, c'est que les chrétiens Paravers sont restés fidèles jusqu'à l'heure présente et qu'ils ont tenu bon malgré les calvinistes hollandais. Les Japonais, de 1549 à 1630, ont montré à l'Europe stupéfaite une église organisée, progressive, que seules les persécutions sanglantes des Shoguns Tokugawa ont supprimée. Même à Ternate et Amboine l'œuvre de Xavier avait porté des fruits durables, et il a fallu les guerres du « clou de girofle » et les conquêtes hollandaises pour tout gâter.

Il est peut-être exagéré, quand on parle de la méthode missionnaire de Xavier de la codifier en principes, comme si elle avait été le fruit d'une doctrine réflexe. Elle a gardé partout son caractère d'adaptation spontanée, mais cette adaptation était singulièrement clairvoyante. J'oserais l'appeler méthode verticale. Xavier cherche d'instinct les lignes maîtresses de la structure sociale des groupes qu'il entreprend, et c'est le long de ces lignes qu'il travaille. Dans les établissements portugais il veut qu'on marche d'accord avec le pouvoir civil, puisque celui-ci a la charge de sauvegarder, par commission royale, les intérêts religieux. Il s'adresse directement au roi Jean III. Il a retenu de sa formation universitaire à Paris et des leçons de ses maîtres l'idée cosmique du premier moteur. Saint Ignace la mentionnera lui aussi dans sa Lettre de l'obéissance au collège de Coïmbre. Et c'est partout ce premier moteur qu'il cherche à rejoindre et à gagner. Chez les Paravers il a vu tout de suite que ces conversions en masse ne sont pas des sommes d'initiatives individuelles mais des mouvements de groupes tribaux. S'il ose baptiser les enfants par milliers et même les adultes, sans catéchuménat prolongé, c'est parce qu'il s'appuie sur la volonté collective du groupe social, qui assurera lui-même la persévérance et fera sa propre police. On lui a reproché bien légèrement cette méthode, comme si Xavier avait cru que le sacrement à lui tout seul garantissait la persévérance dans la vie chrétienne et suppléait au défaut de doctrine. Il est évident au contraire par ses lettres et par le témoignage de ses compagnons et par les instructions qu'il leur donne, qu'il ne baptise en masse que des groupes sociaux déjà structurés, et qu'il leur laisse toujours des pasteurs et des pratiques collectives de prières et d'instruction religieuse.

57. *Mon. Hist. S. I.*, vol. LXVIII, p. 277.

Aux Moluques, c'est parce que des « rois » — lisez des chefs de tribus — se sont faits chrétiens qu'il entreprend baptêmes et catéchismes. A Ormuz déjà, c'est parce qu'il trouve sur place ces chrétiens du Malabar, si merveilleusement agglomérés et unanimes, qu'il songe à rester chez eux. Pour le Japon, son enquête préalable lui fait découvrir les lignes de structure du pays : politiquement l'empereur; intellectuellement les « Universités » dont lui parle Angiro [58] et qui n'étaient en fait que les grands monastères bouddhistes. Aussitôt il élabore son plan et il en écrit à saint Ignace et à son ami Simon Rodrigues. « J'irai droit à l'Empereur, avec les lettres et les présents du Vice-Roi des Indes et je lui demanderai l'autorisation de prêcher la loi chrétienne [59] ». Voilà le statut légal de la mission assuré. « Puis j'enverrai quelques solides Pères de la Compagnie étudier dans les Universités japonaises, et quand ils connaîtront à fond la doctrine du pays, ils pourront se mesurer avec les docteurs [60] ». Partout c'est à la tête qu'il vise, c'est-à-dire aux centres de résistance maximum. Son plan de pénétration en Chine n'est pas différent : arriver à la Cour de Péking, et après avoir expliqué ce qu'est la Loi des chrétiens, obtenir de pouvoir la prêcher. Même pour l'île de Ceylan, où il n'est jamais allé mais qu'il avait entrevue au delà du détroit de Talaimanar à Danushkodi, il avait un programme, et une de ses plus grandes déceptions fut de voir que pour une question d'argent les autorités portugaises refusaient de le mettre à exécution. Il aurait suffi, dans la lutte intestine pour le trône de Ceylan, d'appuyer le prétendant — légitime d'ailleurs — qui s'était déclaré chrétien. Tout le peuple l'aurait suivi, et avec Ceylan catholique les Paravers du sud de l'Inde auraient constitué un groupe compact.

On lui a reproché d'avoir demandé au roi Jean III d'introduire l'Inquisition à Goa, et à la lueur de ce seul mot d'Inquisition [61] on nous l'a montré sous les traits d'un médiéval fanatique. Mais cette Inquisition, qu'il n'a pas obtenue de son vivant, il ne la réclamait pas pour brimer des païens ou des Maures. Il la voulait pour protéger les indigènes désarmés. Puisque le pouvoir civil, malgré les ordres du Roi, exploitait odieusement les convertis et s'alliait même, pour des raisons d'intérêt, avec leurs ennemis; puisqu'on allait jusqu'à les

58. Dans la lettre du 5 nov. 1549, de Kagoshima, Xavier en nomme quatre aux environs de Myaco (= Kyoto) : Coya qui est le Koyasan; Negro qui est le Negro-dera; Fieson, qui est le Hieisan, détruit plus tard par Nobunaga, et Omy, dont l'identification est douteuse. Le cinquième, Bandu, est le grand monastère Ashikaga, plus au nord.

59. L'empereur Go-Nara n'avait plus de pouvoir réel. Xavier s'en aperçut tout de suite à son arrivée à Myaco.

60. Lettre à S. Ignace, 12 janv. 1549. *Mon. Hist. S. I.*, vol. LXVIII, p. 11.

61. Lettre datée d'Amboine, 15 mai 1546 (*Mon. Hist. S. I.*, vol. LXVII, p. 346) à comparer avec celle qu'il écrit à Mansilhas le 7 avril 1545 (*ibid.*, p. 287) : « il faut pouvoir châtier ceux qui persécutent les convertis » et il cite un des coupables : Cosme de Paiva.

capturer comme esclaves, le pouvoir spirituel devait être armé et mis en état de faire contrepoids à l'arbitraire du pouvoir séculier. Xavier, en vrai Basque, n'a jamais eu de sympathie pour l'absolutisme et, malgré le paradoxe, c'est pour protéger les libertés du peuple qu'il réclame l'Inquisition. Il s'en explique lui-même sans équivoque.

Sa méthode d'apostolat a été profondément réaliste. Jamais il n'a voulu créer de toutes pièces et artificiellement ce qu'on appelle des « élites », car des individus détachés de la masse ne sont que des déracinés. C'est toujours le groupe social tout entier qu'il a voulu christianiser. Dans le Japon hiérarchisé il a cherché l'Empereur et, à son défaut, les grands daïmios de Yamaguchi et de Bungo; tout comme chez les Paravers les chefs de villages et de tribus. Il est remarquable qu'aujourd'hui encore — j'en ai fait l'expérience — ces Paravers du sud de l'Inde ne comprennent pas qu'après avoir dit qu'ils sont Paravers on leur demande s'ils sont catholiques. Les deux appellations sont pour eux synonymes. On ne demande pas à un Berrichon s'il est français, ni à un Florentin s'il est italien.

Xavier, le Maître Xavier, l'universitaire, n'a jamais dédaigné la masse des néophytes illettrés. Pour lui le baptême n'a jamais été une sorte de récompense, mais bien, comme l'enseigne la foi, un remède qu'on ne peut refuser à ceux qui sont en état de le recevoir. Quand un groupe social tout entier se déclare en faveur de la loi chrétienne, Xavier baptise tout le monde, mais il sait bien que ce n'est là qu'un début et que la vie chrétienne est un état. Il leur laisse des prêtres pour les guider et leur donner les sacrements, mais qu'on relise ces petits abrégés du Credo, du Décalogue, des prières essentielles, qu'il a composés lui-même et fait traduire en tamoul ou en malais, et que le peuple doit répéter collectivement en les scandant de ses supplications : « Seigneur, aidez-nous à croire! Seigneur, nous le croirons toujours! Seigneur, nous le croyons jusqu'à la mort! » C'est toujours le groupe entier qui prie et qui se soutient [62].

Et il y ajoute, au grand scandale de nos rationalistes, des objets matériels, comme au Japon, dans la forteresse d'Ishiku, dont il avait baptisé tout le personnel, de l'eau bénite, des formules de prière ou des textes de l'Evangile, enrobés dans des étuis de soie et même une discipline. Car il savait bien que le Dieu de l'Incarnation communique sa grâce par des choses visibles et tangibles; et il savait aussi que les hommes se serrent autour des réalités matérielles plus solidement qu'autour des idées. Pendant 250 ans de persécution les Japonais, au risque de leur vie, ont conservé les images, les chapelets et les crucifix de leurs ancêtres baptisés et qui pourra jamais raconter quelle vertu de persévérance tenace leur est venue de ces humbles reliques!

62. Cfr l'Instruction pour les catéchistes, qui semble pouvoir être datée de 1545. *Mon. Hist. S. I.*, vol. LXVII, p. 304 sq., avec les exclamations rituelles : **« Utique, Pater, credimus! Hoc per gratiam Dei credimus ».**

La différence entre un rêve et un programme, c'est qu'un rêve s'écrit sur une seule page et un programme sur deux. Je puis rêver que je vais conquérir le monde et aligner l'une après l'autre toutes mes victoires imaginaires; mais si ce rêve doit se muer en programme il faut que j'inscrive sur une seconde feuille les moyens dont je dispose. De la confrontation des deux feuillets je conclurai que mon rêve est une chimère ou une proposition raisonnable. Xavier a toujours écrit les deux pages. Jamais il n'a parlé comme un « conquistador », malgré ce que certains de ses biographes ont inventé. Il savait que ses collaborateurs étaient peu nombreux et de talent plutôt médiocre. Son programme se déroule non d'après un vaste plan préconçu mais au rythme imprévu des circonstances. Il a la sagesse d'écouter toujours les leçons du réel, et de proportionner la tâche aux moyens dont il dispose. A lire ses lettres, on s'aperçoit qu'il ne s'est jamais douté de la portée immense de son œuvre. Ce ne fut qu'à son retour de Sancian à Malacca, lorsque son corps rentra dans la ville où il avait assisté à l'écroulement de son entreprise chinoise et lorsque seul le gouverneur rancunier Alvaro de Ataïde refusa de saluer sa dépouille, que sa gloire posthume éclata. Le peuple qui n'écrit rien, mais qui juge silencieusement, le peuple des Portugais et des Indiens, des catholiques et des « gentils » eux-mêmes, put manifester son admiration émue. Il savait, lui, que cet homme étrange, ce maître François-Xavier venu de l'autre bout du monde, non seulement n'avait jamais rien recherché pour lui, mais que dans le calcul des ressources dont il disposait pour étendre le royaume de Dieu il avait commencé par se mettre lui-même tout entier, sans restriction, donnant au service du Maître invisible tout ce qu'un mortel peut donner.

Les panégyristes viendront ensuite, et les historiens un peu trop boursouflés. On multipliera les triomphes et les miracles et le vrai Xavier disparaîtra sous les maquillages littéraires [63]. Il aurait été le premier à se défendre de ces tortures; mais les défunts sont désarmés, et Xavier n'est pas le seul parmi les confesseurs qui soit devenu martyr aux mains et par le fait de ses biographes.

Pierre CHARLES, S. J.

63. Le P. Bertrand (*Mémoires historiques*, 2e édit., p. 111) cite la phrase de l'abbé, plus tard Monseigneur, Luquet dans sa « *Notice sur l'origine du Séminaire des Missions étrangères* ». Elle contient autant d'erreurs que d'affirmations, mais l'excuse de Luquet c'est peut-être de n'avoir connu Xavier qu'à travers le P. Bouhours; et voici comment il résume son œuvre : « C'est la course vagabonde d'un prêtre qui s'en va par monts et par vaux. Il a traversé l'Asie comme un météore. Il voulait parcourir le monde; mais il savait bien que rien de solide n'était laissé par lui pour l'avenir ».